LE SPIRITUALISTE DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.

[ÉCHO MENSUEL.]

" Ils ne sont pas *morts*.
Parlez-leur : ils vous répondront."

Vol. II, No. 7. --- Juillet, 1858.

PRIX DE L'ABONNEMENT (PAR AN.)	....	$2 00
.. CE CAHIER	....	0 20
.. TROIS CAHIERS	....	0 50



NOUVELLE-ORLEANS.

Chez Jos. BARTHET, Edit., rue Conti, 121;
Et à la librairie de G. COPPENS & Co., rue de Chartres, 56.

Imprimerie de J. Lamarre, 96, Passage de la Bourse.

ON S'ABONNE AUSSI,

(*Les frais de poste en-sus :*)

Etats-Unis.

NEW-YORK : Chez Mr. Xavier Magnin, Broadway, No. 300.

CHICAGO : Au bureau du *Journal de l'Illinois*, West Randolph street, No. 47.

Canada

MONTREAL : Chez Mr. J. M. Desjardins, avocat, rue St-Vincent, No. 15.

France.

PARIS Au bureau du JOURNAL DU MAGNETISME,
Rue de Beaujolais-Palais-Royal, 5

LES VRAIS CHRÉTIENS.

Où sont-ils ?

A propos de Mr. Proudhon, qui vient d'être condamné à la prison et à l'amende, les journaux ultramontains font beaucoup de bruit, et le livre proscrit n'en sera que plus recherché. Le *Propagateur catholique* a cité l'*Univers religieux*, qui avait cité l'*Armonia*, et tous ont pris au sérieux le nom de *Satan* et le cri de *Vive l'enfer !* que le matérialiste Proudhon n'a dû écrire que pour se moquer de l'orthodoxie. Cela fait voir que l'ironie a ses dangers.

Dans les réflexions dont l'*Univers* fait accompagner l'article de l'*Armonia*, et auxquelles le *Propagateur* déclare s'associer, il est parlé des "vrais chrétiens", et l'on conçoit que nos adversaires s'appliquent à eux-mêmes cette qualification. En ont-ils le droit ? C'est ce que nous devons examiner.

Jésus guérissait les malades, et les prêtres l'accusaient de chasser les démons par le prince des démons. Aujourd'hui comme alors l'*imposition des mains* guérit, et les prêtres disent encore que le magnétisme est l'œuvre du démon. Ces messieurs sont donc toujours les persécuteurs de la vérité ; ils ne font pas comme les apôtres, dont ils se disent pourtant les continuateurs.

Dans la vieille Europe, où des lois répressives nuisent au progrès, en interdisant l'exercice *illégal* de la médecine, on comprendrait que les prêtres s'abstinssent d'imposer les mains pour guérir ; mais ils ne le faisaient pas davantage avant l'adoption de ces lois, et en Amérique, où rien n'empêche de faire du bien à son semblable, ils ne le font pas non plus.

Lorsque, après avoir tonné contre le magnétisme et les somnambules, les prêtres ont fulminé contre le spiritualisme et les médiums, affirmant que nous ne pouvions communiquer qu'avec les *démons*, ils ont encore montré combien ils sont hostiles au progrès. L'ancienne loi défendait de consulter "ceux qui ont l'esprit de Python et qui se mêlent de deviner ou qui interrogent les morts pour apprendre d'eux la vérité" (Deut. XVIII, 10-11). Quelle que fût la cause de cette défense, il est clair que Moïse admettait la communication avec les morts. La loi nouvelle l'admet également, et loin d'en interdire la pratique, elle dit : " Ne méprisez pas les prophètes" (I, St. Paul aux Thess. V, 20) ; "Vos fils et vos filles prophétiseront, les jeunes gens auront des visions,

et les vieillards auront des songes" (Actes, II, 17); "Désirez les dons spirituels, et surtout de prophétiser" (St. Paul aux Cor. XIV, 1) c'est-à-dire tâchez de devenir médiums ; et les dons spirituels, les diverses facultés médianimiques, sont indiqués dans la même Epître (XII, 1-10) ; " J'aurai soin que, même après ma mort, vous puissiez toujours vous remettre ces choses en mémoire " (II, St. Pierre, I, 15) ce qui veut dire, apparemment, que l'apôtre St. Pierre comptait se manifester encore après sa mort.

Ainsi, la communication avec les morts étant admise dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament, que faut-il penser des prêtres qui la nient ? Quel que soit leur motif, ils font beaucoup de mal : non-seulement ils sont cause que des malades repoussent l'*imposition des mains*, parce qu'on leur a dit que "Dieu permet quelquefois au diable de faire le bien", ce qui est une sottise grossière, en présence de ce que dit l'Evangile (St. Matt. VII, 17-18); mais ils perpétuent la désolation dans les familles, où, au lieu de pleurer les morts, il serait si facile de s'entretenir avec eux et de s'aider de leurs conseils. Voici ce que nous voyons fréquemment. Dans le cours ordinaire des choses, en dehors de nos expériences, notre conversation est interrompue tout à coup par une personne qui se sent irrésistiblement forcée de suspendre un travail qui la préoccupe ; cette personne entre aussitôt dans un état qui semble plus ou moins anormal, et *elle* nous donne spontanément, soit un avis pour un malade auquel nous ne pensions point, soit une explication du sujet que nous étions à discuter ; puis, tout aussi promptement, elle revient à son état ordinaire et reprend son travail, ne sachant généralement rien de ce qui vient de se passer. Quelle satisfaction dans les familles d'honnêtes croyants, lorsqu'il s'y trouve quelqu'un d'assez impressionnable pour être facilement influencé par les amis invisibles qui veillent constamment sur nous !

Quelquefois c'est l'accomplissement d'une prophétie qui nous avait été faite antérieurement ; et les aveugles de l'orthodoxie, qui se croient cependant chrétiens, s'épouvantent de cette faculté merveilleuse que l'apôtre St. Paul recommandait de désirer. O superstitieux ignorants ! ô matérialistes entêtés ! vous ne savez pas ce que vous perdez ! Mais si vous vous obstinez à rester dans l'obscurité, la génération qui vous suit sera mieux éclairée ; elle ne souffrira pas qu'on lui dise : " *Ne cherchez point* à pénétrer ces mystères que Dieu a voulu vous cacher " ; non, car elle saura que Jésus disait, au contraire, *cherchez*, et que ce n'a été qu'en cher-

chant que l'on a fait, dans l'ordre physique, les grandes découvertes dont le monde est aujourd'hui si fier.

Jésus voulait le progrès; il le faisait entendre par ces mots: "J'ai bien d'autres choses à vous dire, mais vous n'êtes pas encore à même de les comprendre"; et par ces autres paroles: "Celui qui croit en moi, fera les œuvres que je fais, et il en fera même de plus grandes" (St. Jean, XIV, 12). Où sont les hommes qui *croient* et font de telles œuvres? Ceux-là sont "les vrais chrétiens". En voit-on beaucoup parmi nos adversaires?

Mais Jésus prévoyait déjà que ses ennemis reprendraient l'avantage, et il annonça l'Antechrist qui, en effet, ne tarda pas à se montrer : l'Antechrist, c'est-à-dire l'Eglise ou secte, puis d'autres Eglises ou sectes, chacune avec ses dogmes fixes, invariables ; chacune se disant infaillible, sachant tout ce que l'humanité doit à jamais savoir ! tandis que Jésus *avait encore* bien des choses à dire.

Les pharisiens reprochaient à Jésus de ne pas observer le jour du dimanche. Les pharisiens modernes font le même reproche à nous tous, spiritualistes et magnétistes, qui n'allons pas non plus aux églises, mais qui faisons ou tâchons de faire des œuvres plus utiles à notre prochain et plus conformes à l'enseignement du Christ. Aussi les christolâtres voudraient-ils que l'on passât des lois pour nous empêcher de travailler le dimanche, quoique Jésus travaillât ce jour-là comme les autres jours, et que le "repos" dont parle la Genèse n'ait aucune signification pour des hommes libres. Mais à défaut de lois spéciales, ils ont d'autres ressources ; par exemple :

Une centaine de ministres presbytériens, en tournée synodale, descendaient le Mississippi, il y a deux mois, sur le bateau à vapeur *City of Memphis.* Etant encore loin de Vicksburg, un samedi, et prévoyant qu'on n'arriverait pas à cette ville avant minuit, ils payèrent cinq cents piastres (l'argent leur coûte peu et ils ont du temps à perdre) pour que le capitaine mît à terre devant Providence (nom *providentiel*, dit le narrateur,) et y passât la journée du lendemain. Le capitaine, en acceptant ce marché, ne fit probablement aucun tort à l'armateur, puisque les dépenses du bateau lui étaient ainsi remboursées ; mais il n'en fut peut-être pas de même à l'égard des chargeurs ni des autres passagers, pour qui le temps pouvait être précieux. Les révérends ne se préoccupèrent point d'une telle misère ; ils crurent faire une bonne action en forçant tout le monde (peut-être des Juifs !) à

célébrer, au moins par l'inaction, le *saint* jour du dimanche ! — (Ce beau triomphe du bigotisme a été annoncé, par l'un des révérends, au *Presbyterian of the West ;* nous le trouvons reproduit dans le *Washington Telegraph*, de l'Arkansas, qui le cite pour s'en moquer, et il a raison.)

Ah ! ne soyons pas hypocrites, n'affectons pas d'être meilleurs chrétiens que Jésus lui-même, mais tâchons de ramener à sa morale les hommes que les églises en tiennent éloignés. Imitons le grand Réformateur, pour que l'œuvre de rédemption se continue, et laissons dire les prêtres qui entendent si mal la doctrine qu'ils ont la prétention d'enseigner. Soyons heureux du progrès toujours croissant du spiritualisme, et remercions le *Propagateur catholique* de l'avoir reconnu, quoiqu'il n'ait pas prononcé le mot. La célébration annuelle du 4 juillet vient de lui en fournir l'occasion ; après avoir dit que le peuple américain "porte déjà ces signes affligeants de décrépitude qui présagent une dissolution prochaine", il ajoute naïvement : " L'influence de la religion pourrait seule prévenir une catastrophe, mais on n'en veut pas ! ! ! "

Non, on ne veut pas de vos momeries, stériles pour le monde, mais qui vous rapportent beaucoup d'argent : en quoi surtout vous différez des apôtres. Vous êtes sortis de la voie indiquée par Jésus ; vous vous prosternez devant des statues et des images, vous couronnez une madone ; au lieu de montrer le Christ prêchant sa divine doctrine, vous le représentez mourant sur un gibet, et vous adorez la croix ! Vous êtes des idolâtres, des superstitieux. Mais le monde commence à y voir clair, et il devient spiritualiste, c'est-à-dire chrétien, malgré vos dénégations calculées, qui ne peuvent rien contre des *faits ;* car c'est à bon droit que nous disons, à l'imitation de l'apôtre St. Pierre (IIde. Epître, I, 16) : "Ce n'est point en suivant des fables et des fictions ingénieuses que nous vous avons fait connaître l'avènement et la puissance *du spiritualisme*, mais c'est après avoir été nous-mêmes spectateurs de sa majesté."

On ne veut pas de vos vaines paroles ! Eh bien, changez de route ; joignez-vous à nous pour *prouver* l'immortalité de l'homme et renverser l'hydre du matérialisme que vos absurdités ont enfantée ; tâchez de réparer l'irréparable tort de l'orthodoxie depuis tant de siècles : instruisez au lieu d'abrutir ; comprenez enfin la doctrine du Christ, et prêchez-la, cette doctrine — surtout, prêchez d'exemple — et alors, mais seulement alors, vous pourrez vous considérer comme de "vrais chrétiens."

EXPÉRIENCES.

Mr. Henry Lacroix, de Montréal, se trouvant à New-York dernièrement, voulut se convaincre de l'existence des Esprits, si cela était possible. Dans ce but, il visita plusieurs cercles, et trouva ce qu'il cherchait. Son exemple pouvant être utile à d'autres, nous croyons devoir le citer. Dans une longue lettre que vient de publier le *Spiritual Telegraph*, Mr. Lacroix rend compte de ce qu'il a vu ; nous en traduisons ici quelques passages:—

Le juge Edmonds voulut bien m'inviter à aller chez lui, où je passai la première soirée ; mais étant lui-même occupé, il me présenta à sa fille, Mlle. Laura. Trois autres personnes vinrent après moi, et passèrent la soirée avec nous. Mlle Laura, qui voit les Esprits dans son état ordinaire, en dépeignit plusieurs qu'elle voyait auprès des autres visiteurs. Une dame ne reconnaissant pas l'un de ces Esprits, la description étant insuffisante, Mlle. Laura reprit: "L'Esprit assure que vous allez le reconnaître."

Nous attendîmes quelques minutes en silence. Tout à coup Mlle. Laura dit: "Savez-vous d'où je viens"? Nous répondîmes négativement. "D'Albany, reprit-elle; je me suis trouvée vis-à-vis d'une bâtisse qui porte le nom de cet Esprit."

La dame pour qui ces paroles étaient proférées, se souvint alors de l'Esprit en question. N'est-ce pas là une singulière façon de nommer quelqu'un, et n'y voit-on pas une preuve d'une intelligence occulte? D'autres Esprits furent décrits, et les personnes auxquelles ces descriptions étaient adressées les trouvèrent conformes.

Il me tardait que mon tour arrivât, et il vint enfin. Mlle. Laura dépeignit deux Esprits qu'elle voyait près de moi, l'un desquels était un de mes oncles. Ces descriptions étaient correctes ; cependant je doutais encore, pensant qu'elles pouvaient être un reflet de mes pensées, attendu d'ailleurs que ces deux Esprits avaient déjà épelé leurs noms à des réunions où j'avais assisté auparavant. J'étais dans cette incertitude, lorsque Mlle. Laura dit tout à coup: "Je vois un autre Esprit près de vous ;" et alors elle me décrivit un vieux prêtre, mort il y a peu d'années, à Montréal ; il s'appelait St. Pierre, et je l'avais bien connu, mais je ne pensais point à lui jusqu'à ce moment, et il ne s'était jamais manifesté dans aucun des cercles que j'avais fréquentés antérieurement. Cela ne pouvant donc être un reflet de ma pensée, mes doutes s'évanouirent.

Vers dix heures, le juge Edmonds nous joignit et resta à converser avec nous jusqu'au moment de notre départ. S'il n'a plus *légalement* le titre de Juge, il l'a encore dans la cause du spiritualisme, où l'on sollicite souvent ses décisions, et où nous trouvons encore le *juge*. Ce dernier n'est-il pas plus digne d'envie que le premier ?

(Comme j'écrivais cette dernière ligne, j'ai senti qu'une puissante et douce influence s'emparait de moi, et le grand pupitre sur lequel j'écris s'est approché de cinq ou six pouces. Ma femme, qui est incrédule, étant entrée au même instant, a très-bien vu ce mouvement du bureau, et elle en a été effrayée. J'ai demandé : Est-ce quelque invisible ami du juge, qui a remué ce meuble ? En réponse à cette question, j'ai senti un frémissement du bureau ainsi que de mon fauteuil. Cela ne prouve-t-il pas que les Esprits ont connaissance de nos actes, de nos écrits et de nos pensées? Combien cette conviction est douce et consolante ! Combien elle nous stimule vers la perfection ! — Cette interruption dans mon récit a été un si agréable incident pour moi, que j'ai désiré faire plaisir à d'autres en le rapportant.)

La maison du juge Edmonds est ouverte aux investigateurs une fois par semaine, si je ne me trompe, ou une fois par mois ; les vastes salles en sont alors le rendez-vous des chercheurs, et le juge fait tout ce qui dépend de lui pour que ces réunions soient agréables et utiles.

Chez Mme Brown, je fus présenté à Mme S., une dame âgée, qui prenait, je crois, une séance. Je m'assis à la table, et sentis de suite qu'une main invisible saisissait une de mes jambes. Je fis un bond et m'éloignai quelque peu de la table. Mme Brown était à quelque distance de moi ; ses mains et celles de l'autre dame étaient sur la table : ce devait donc être une main d'Esprit qui m'avait touché. Je repris ma place, car j'étais venu chez ce médium pour ces sortes de phénomènes. Je sentis encore d'autres mains, la pression de chaque doigt était distincte ; parfois c'étaient des caresses, et l'on tirait le bas de mon pantalon : j'en voyais les mouvements. Mme Brown se mit à chanter, et l'on entendit un accompagnement qui semblait produit par le frappement de doigts. Il n'y avait pas moyen d'être trompé ; j'étais très-attentif. Le médium dit que c'était la main de mon père, et elle décrivit mon père ainsi que ma mère, ajoutant que cette dernière était partie d'ici-bas la première, ce qui est vrai. Elle dit encore bien d'autres choses qu'il serait trop long de relater ici.

Sur ces entrefaites, un des enfants de Mme Brown entra : c'est une charmante petite créature, âgée de quatre ans; elle voit les Esprits dans son état ordinaire, et les dépeint dans son langage enfantin qui est très-amusant (1). Cette pauvre enfant était tombée d'une échelle, il y avait peu de jours, et s'était fait, au-dessus d'un œil, une forte bosse qui faisait peine à voir sur ce joli visage. Je posai mes doigts sur le mal, durant quelques minutes, et la marque disparut. Je demandai alors à l'enfant de regarder sous la table et de me dire ce qu'elle y voyait : "Trois petits enfants qui sautent sur vous", répondit-elle. Comment aurait-elle su que j'ai perdu trois enfants ?

J'assiste à deux cercles, à Montréal; l'un est consacré aux phénomènes physiques, l'autre aux manifestations intellectuelles et morales. Dans le premier, nous sommes seulement quatre personnes : une dame, deux frères et moi. L'un des deux frères est un puissant médium dans l'ordre physique, et nous avons obtenu des effets bien extraordinaires : des *raps* sur la table et en diverses parties de la salle ; la table se soulève complètement au-dessus du parquet, et danse d'une vigoureuse façon ; elle saute sur les meubles, nous repousse jusqu'au bout de l'appartement, renverse des chaises, les relève, et fait bien d'autres choses encore.

UNE BONNE PREUVE.

Nous traduisons encore du *Spiritual Telegraph:*

Un de mes amis, qui s'occupe de recouvrements pour la Compagnie du gaz, et qui n'est pas spiritualiste, ayant occasion de passer chez Mr. D. G. Taylor, pour lui réclamer le montant de son compte d'éclairage, à son domicile, dans la Seizième rue, No. 145, fut invité à assister à un cercle de spiritualistes qui s'y réunissait dans ce moment-là. Il y consentit, non sans une certaine répugnance, et s'assit en dehors du cercle régulier. Le médium étant influencé, lui adressa ainsi la parole : "James Duffett ! James Duffett !"— Il répondit qu'il ne connaissait personne de ce nom.—"C'est vrai ; mais dites à Mr. Marsh, de votre bureau, de se rendre ici, ce soir. Je suis mort d'une tumeur au dos."

De retour au bureau, il me demanda si je connaissais James Duffett. Je lui répondis que je l'avais connu, et qu'il

(1) Cette enfant, de même que Mlle Laura Edmonds et tant d'autres, justifie donc ce que nous avons déjà cité : "Les jeunes gens auront des visions"

était mort il y a cinq ans. Il reprit : D'une tumeur au dos.— Cela est vrai, répliquai-je ; mais vous ne le connaissiez pas ! —Non, mais j'ai été instruit de ce fait par son esprit, ou ce qui prétend être son esprit.

Je me rendis à l'invitation. Le cercle étant formé, on m'invita à prendre un siége. Je m'assis sans prononcer un mot. J'étais étranger au médium, que je ne connaissais point non plus, ce qui ne l'empêcha pas de m'adresser la parole en me désignant par mon nom, et ajoutant : "James Duffett. Je suis mort d'une tumeur au dos. J'habitais une maison de la Neuvième rue, près de la Première avenue, au quatrième, sur la rue. Je m'étais pourvu de deux barils de farine ; je m'étais procuré du beurre et du charbon pour l'hiver ; j'avais acheté ces provisions chez l'épicier au coin de la Neuvième rue et de l'avenue A. Cinq voitures suivaient mon convoi funèbre ; j'ai été enterré à Greenwood. J'insiste sur ces détails pour que vous n'ayez pas de peine à me reconnaître. J'ai eu quatre enfants ; l'aînée, depuis mon décès, a épousé le jeune homme sur lequel vous la vîtes s'appuyer quand vous montâtes à l'appartement." (J'avais effectivement, à cette occasion, fait la remarque que c'était un manque de convenance.) "Sa seconde sœur demeure avec elle, à Cleveland" (et il donna l'adresse qui devait les faire trouver.) "La troisième est à l'asile de Leake & Watt, New York." Il me pria d'aller voir cette enfant, et je le promis. Le plus jeune des enfants vivait à la campagne, chez une femme adonnée à la boisson et qui le perdrait.

Je visitai l'asile, et j'y trouvai l'enfant. Avant cela, j'ignorais même l'existence de cet établissement, que je trouvai cependant sans difficulté, d'après les indications de l'Esprit : l'adresse était précise. Je demandai à l'enfant si elle savait où était sa sœur ; elle me répondit affirmativement et me montra cinq lettres qu'elle en avait reçues, et dans lesquelles se trouvaient les mêmes indications que l'Esprit avait données, quant à l'adresse.

J'oubliais de mentionner que l'Esprit nous dit qu'il avait, au moment de sa mort, deux cents piastres à la Caisse d'épargnes. J'avais su qu'il possédait quelque argent, mais j'en ignorais le chiffre. Je me suis assuré depuis lors qu'effectivement l'argent déposé par le défunt, à cette Institution, s'élevait à la somme désignée.

Thomas Marsh,
Quinzième rue, No. 61, Est.

UN NOUVEAU CONVERTI.

Nous traduisons du *Spiritual Age:*

La cause du spiritualisme rationnel vient d'obtenir une puissante sanction par l'adjonction, au rang de ses fidèles, d'un coopérateur distingué : le professeur J. L. Otis, principal de l'Ecole Normale de l'Etat du New Hampshire, établie à Marlow. Le professeur Otis s'était déjà fait connaître dans plusieurs parties du pays, par les succès que lui avaient valus son mérite personnel et ses talents dans l'enseignement de la jeunesse; avant d'être placé à la tête de cette école normale, il remplissait les fonctions de surintendant des écoles publiques de l'Etat du Kentucky. Il était attaché à l'Eglise méthodiste, et comme tel, considéré par ceux de sa communion comme un de leurs membres les plus éminents et les plus dignes de confiance. Jusqu'à l'évènement dont nous allons parler, il considérait le spiritualisme moderne comme une chose trop mesquine pour attirer la moindre attention de sa part. Dans toute la ville de Marlow, il ne se trouvait qu'une seule famille faisant profession de spiritualisme. Mr. Otis n'avait assisté à aucune séance, et n'avait jamais été témoin des phénomènes ordinaires que l'on attribue à l'intervention des Esprits.

Vers le premier mai (il y a environ sept semaines, d'après les informations qui nous sont parvenues), Mr. Otis se trouvant, dans la soirée, en tête-à-tête avec sa femme, laquelle était aussi peu que lui au courant des phénomènes spirituels, mais adversaire déclarée de la "nouvelle erreur", il se mit tout-à-coup à lui adresser la parole au nom d'un soi-disant Esprit qui se donnait pour la sœur de Mme. Otis. Celle-ci en fut alarmée, croyant son mari en proie à une attaque de folie, et dans sa terreur, elle s'en fut appeler les autres habitants de la maison, au nombre desquels se trovait un professeur de l'école, qui, sans qu'on le sût, était croyant au spiritualisme et n'était pas étranger aux manifestations de ce genre. Il fut d'avis que le professeur Otis était entrancé, et qu'un Esprit dégagé du corps se servait de ses organes pour se manifester. Il réussit à calmer Mme. Otis et la décida à s'entretenir avec l'interlocuteur invisible qui venait ainsi lui faire visite. Deux heures s'écoulèrent en entretiens avec les décédés, et pendant ces communications, Mme Otis acquit des preuves surprenantes de l'identité de certains individus qu'elle avait connus ; et ces preuves étaient telles, que la

dame resta convaincue de la réalité des communications avec le monde des Esprits. Le professeur Otis sortit enfin de son état de trance, mais il ne lui restait aucun souvenir de ce qui s'était passé. Puis, quand on parla de l'évènement, on apprit que tous les professeurs de l'école étaient de fervents spiritualistes, ce qu'ils n'avaient pas cru devoir faire connaître au principal.

Après cette première manifestation, le professeur Otis fut plusieurs fois induit à parler, en petit comité, sous l'influence des Invisibles, et bientôt ensuite il dut se présenter devant le public, comme médium entrancé. Il est très-connu dans cette partie du pays, pour y avoir souvent traité des sujets scientifiques dans ses lectures publiques ; et l'annonce qu'il allait confesser ouvertement sa croyance à la doctrine conspuée du spiritualisme moderne, occasionna, comme on peut le penser, une certaine effervescence dans ces contrées. D'après nos renseignements, il a fait son premier discours public, comme médium, il y a quelques dimanches, au village de Paper Mill, dans Alstead, à quelques milles de Marlow. Avis fut donné ensuite que le trente mai il se présenterait devant un auditoire à Claremont où, jusque-là, il avait été impossible de convoquer une assemblée respectable pour entendre les vérités du spiritualisme, tellement on avait été dégoûté par l'inconséquence de certains adeptes peu faits pour propager ces vérités. Mais dans cette occasion, la salle de l'hôtel-de-ville regorgeait de monde, ce qui fit que deux autres assemblées ne purent avoir lieu.

Le professeur Otis, comme il l'a dit lui-même, avait toujours eu l'habitude d'écrire soigneusement la matière de ses lectures, quand il devait parler en public, et il ne put se défendre, au moment de monter à la tribune, d'un sentiment de confusion à l'idée d'affronter un pareil auditoire, étant lui-même aussi peu préparé qu'il croyait l'être pour satisfaire ses auditeurs. Pendant quelques minutes, il se tint assis sur l'estrade, et il sentit bientôt comme une influence étrangère qui s'emparait de tout son être, ce qui dura environ une minute et demie, autant qu'il put s'en rendre compte, et puis—— il s'aperçut qu'une autre personne parlait et qu'une partie du public se retirait. S'adressant à un ami qui se trouvait près de lui, il dit combien il regrettait de voir le monde s'impatienter, car il pensait que si on voulait attendre quelques minutes, il serait influencé à parler ; mais alors, à son grand étonnement, on lui répondit qu'il avait déjà parlé (ou plutôt qu'une intelligence étrangère s'était servie de ses organes)

pendant une heure et dix minutes, et qu'il s'était exprimé avec une telle puissance d'élocution, qu'un grand nombre des personnes présentes n'avaient pu maîtriser leur émotion ni retenir leurs larmes. Le sujet du discours avait été "Preuves et témoignages de la Bible à l'appui du spiritualisme", et *il* l'avait traité avec une hauteur de vues qui avait entraîné toutes les convictions. Un éminent personnage de l'endroit, magistrat honorable, ne put s'empêcher de dire : "Si c'est là le caractère du spiritualisme, je n'hésite pas à me déclarer spiritualiste."

D'autres détails intéressants, relatifs à la mission médianimique du professeur Otis, nous ont été communiqués, et il se peut que nous en rendions compte plus tard. Pour le moment, nous nous contenterons de faire savoir que les partisans d'une philosophie spiritualiste rationnelle, qui résident dans la partie occidentale de l'Etat du New Hampshire, ont formé une association pour mieux utiliser les services précieux de ce nouvel adepte et s'assurer aussi le concours d'autres personnes compétentes, en même temps que pour décourager une certaine catégorie de médiums ambulants dont l'ignorance et les extravagances ont souvent nui à la bonne cause.

En outre de l'objet immédiat de leur institution, ils se proposent, aussitôt que cela pourra se faire, de fonder, sur de larges bases et en dehors de tout esprit de secte, un établissement où l'enfance et la jeunesse recevront une éducation complète, physique et intellectuelle aussi bien que morale et spirituelle. Nous apprenons que beaucoup de zélés partisans du spiritualisme, hommes de jugement, s'intéressent à l'accomplissement de cette œuvre, et que déjà une souscription par actions, se montant à plusieurs milliers de piastres, a eu lieu pour réaliser ce projet.

Il est presque superflu d'ajouter que le professeur Otis se trouve en butte à la persécution la plus acharnée de la part de ses anciens amis et patrons, tant de l'Eglise que de l'Etat. On s'ingénie à le représenter comme un fou, un idiot, ou un imposteur, et bien des efforts sont tentés pour faire dissoudre l'Ecole Normale qu'il dirige ; tout récemment les cours en ont été fermés, avec la perspective cependant de les r'ouvrir l'automne prochain ; mais si cet espoir était déçu, par les menées des ennemis du spiritualisme, le professeur ne serait pas éloigné d'inaugurer une institution équivalente à l'établissement dont nous parlions tout à l'heure, ayant l'avantage de posséder en toute propriété les bâtisses collégiales où se tenait l'Ecole Normale. Si le professeur se décide à agir en

conséquence, nous sommes fondés à croire que son entreprise aura l'appui de la population libérale, non-seulement de l'État, mais des autres États de la Nouvelle-Angleterre, car la nécessité de semblables institutions devient de jour en jour plus évidente.

Nous tiendrons nos lecteurs au courant de ce qui se fera à cet égard. En attendant, nous nous félicitons de savoir que le professeur Otis est disposé à se mettre en campagne, comme médium orateur sous l'influence des Esprits, pour propager la doctrine qu'il combattait naguère. Il a pris l'engagement, si nous sommes bien informés, de se faire entendre dimanche prochain à Bellows Falls, et il se tient à la disposition de quiconque réclamerait ses services en cette qualité, partout où besoin sera.

PROPAGANDE EN FRANCE.

Les revues spiritualistes qui se publient à Paris deviennent de plus en plus instructives ; elles sont indispensables à quiconque veut suivre le mouvement qui va changer la face du monde. Nous ne devrions peut-être pas leur faire des emprunts, non-seulement parce que nous avons en Amérique beaucoup plus de choses à noter que nous n'avons de place, mais parce que ces feuilles et la nôtre étant destinées à la même classe de lecteurs, il convient d'éviter les répétitions. L'abonnement est d'ailleurs si minime, qu'il est à la portée de tout le monde.— (Nous dirons, en passant, que nous sommes en mesure de satisfaire quelques nouveaux abonnés : nous avons encore plusieurs séries complètes.)

Ces publications, rédigées par des hommes très-compétents, sont aussi remarquables par les articles de fond que par les relations de phénomènes étranges qui seraient restés ignorés, sans l'exemple donné par l'Amérique. Il paraît que, même dans ces derniers temps, les Invisibles avaient fait des tentatives pour être écoutés dans la vieille Europe, et particulièrement chez nos compatriotes de naissance ; mais la légèreté de la plupart des Français n'était pas favorable à ces graves manifestations, et les Esprits vinrent *frapper* à Rochester, où ils furent compris. Il y a dix ans de cela, et maintenant la glace est rompue partout ; le spiritualisme aura bientôt des organes dans tous les pays.

La *Revue spiritualiste* rapporte des faits très-intéressants qui se passèrent en 1842 ; c'est un prêtre catholique, Mr. l'abbé

Hermès, curé de Poussignac, dans le département de Lot-et-Garonne, qui les observa et qui en rend compte aujourd'hui, après un silence de seize années. La lettre de cet ecclésiastique est évidemment écrite avec bonne foi. Nous ne la transcrirons pas en entier ; mais nous ne pouvons résister au désir d'en mettre quelques fragments sous les yeux de nos lecteurs. Après avoir dit qu'il était incrédule, comme bien d'autres, Mr. l'abbé Hermès continue ainsi :

"J'accueillais avec un léger sourire les personnes qui venaient me demander des messes pour certaines apparitions que je traitais d'hallucinations. Les propos de mes confrères n'avaient pu ébranler mes opinions; ainsi j'avais découragé la belle-fille de F..., de la Rouquette. Au milieu d'un cercle de ma paroisse, j'apprends qu'on voit s'opérer des phénomènes extraordinaires, et je cours aussitôt chez ces gens, le lundi de Pâques, en 1842, et arrive à deux heures après midi, par un temps magnifique....

"Je fais connaître le but de ma visite, et ces bonnes gens me disent, avec l'accent de la douleur : " Ce n'est que trop vrai ; nous avons déjà perdu pour plus de 40 francs de vaisselle."

"..... J'écoute leurs récits, et je me dispose à faire la bénédiction de la maison. Au moment où le maître s'incline pour allumer le cierge, un verre s'élève en tourbillonnant, va frapper contre la poutre du plancher, tombe sur le cou de l'homme, et se brise à terre, comme si quelqu'un l'eût piétiné.

"J'accours, je ramasse le verre, je lèche le culot pour savoir s'il y avait de l'ambre ou quelqu'autre enduit pharmaceutique qui pût opérer l'attraction ; il en fut de même de deux autres verres, que j'ai gardés longtemps à la sacristie. Le troisième bondit hors du vaisselier ; ce fut le seul qui ne se brisa pas où vinrent se briser, ou se porter ensuite, tous les autres objets. Un de ces verres était à côté de mon surplis, sur une table ; je le vis s'enfoncer dans le bois, disparaître, et, sans apercevoir le mouvement de transition, venir se briser à nos pieds.

"Je fis sortir les trois personnes qui étaient avec moi ; et, placé dans la diagonale de la chambre pour mieux observer, je vis un jambon qui se balançait au clou....

"Je sors au bout d'une demi-heure ; tout était tranquille. Ces bonnes gens environnent mon cheval et interrogent mes sentiments. Que dire devant ces faits ? Notre surprise redouble : au même instant, un vacarme effroyable se fait entendre et je me hâte de rentrer.

" Comme j'arrivais sur la porte, une soupière noire vient se briser avec fracas au même endroit que les verres. Une couverture de soupière jaune s'enfonce et disparaît dans le vaisselier, puis est déposée doucement à mes pieds, comme si ma main l'eût tenue par le bouton ... Une autre couverture de soupière grise vient se briser à nos côtés, avec le bruit que fait un objet concave sur une surface plane.

".... La couverture du lit qui était devant nous vient s'étendre dans son carré parfait, et cela sans le moindre pli, contre toutes les règles de la physique : chose impossible, même pour quatre hommes des plus robustes et des plus adroits.

" Je fais le lit, je change les dispositions dans l'espoir de découvrir quelque artifice ; mais rien.

. . . .

" Comme je m'en retournais, la belle-fille s'écrie: Oh ! mon Dieu, la couverture vous suit par derrière. Je me tourne : en effet, elle s'affaisse et s'arrête....

. . . .

" Que dire devant ces faits ? Avouer que les esprits qui régissent nos corps, peuvent, par l'ordre de Dieu, et pour réveiller des intelligences grossières, opérer ces mouvements. De quelle nature étaient ces esprits ? Voilà la question

. . . ."

—A la bonne heure ! voilà un prêtre raisonnable: pour lui, comme pour nous, spiritualistes, ce pouvaient être de bons ou de mauvais Esprits ; tandis que pour d'autres prêtres, toutes ces choses seraient l'œuvre des *démons !*

Pour savoir "de quelle nature étaient ces esprits," il aurait fallu les interroger ; mais on ne savait comment s'y prendre, tant nous avons été mal instruits. On saura mieux désormais.

Mr. l'abbé Hermès dit plus loin : " La rumeur du vulgaire était qu'un homme, pendant la révolution, avait été assassiné et enterré dans cette maison, autour de laquelle, depuis lors, on disait voir rôder une lumière. Je m'y rendis un soir ; d'autres la virent, mais je ne sus pas l'apercevoir."

La famille ne voulut pas laisser fouiller à l'endroit où les verres allaient se briser et où d'autres objets se portaient. Peut-être apprendrait-on quelque chose en faisant, sur les lieux, des séances comme on sait les faire aujourd'hui.

Bien d'autres faits intéressants restent ignorés. On nous assure que, vers 1833, les habitants de Carcassonne (Aude) se portaient en foule à un village voisin pour assister à des scènes aussi étranges que ce qu'on vient de lire.

MORT APPARENTE.

Un autre fait étrange a été publié dernièrement dans le *Standard*, de Belvidera, sous la signature de Mr. Sweetser. Le récit paraît empreint de bonne foi, et malgré ce qu'il contient d'extraordinaire, d'autres journaux l'ont répété ; le *Spiritual Age* déclare ne pas hésiter " à le considérer comme la relation fidèle d'une expérience personnelle faite loyalement," et il le reproduit. Nous le traduisons :

Me trouvant, il y a peu de temps, en conversation avec une personne d'une intelligence supérieure et d'une véracité au-dessus de tout soupçon, elle me communiqua l'exemple que je vais rapporter de l'ascendant momentané que l'esprit peut prendre sur la nature physique de l'homme.

Cette personne était atteinte d'une fièvre dangereuse (typhoïde, je crois,) et, lorsque la maladie eut atteint une extrême gravité, son esprit acquit la faculté de se détacher du corps, sur lequel il lui fut donné de veiller avec la même facilité que s'ils n'avaient jamais été unis ensemble.

Il arriva qu'un de ses amis les plus chers fut pris de la même maladie. Cet ami résidait à la distance d'un à deux milles, et était soigné par le même médecin. Mr. J. (qui m'a raconté le fait) s'informait tous les jours de l'état de son ami, et le médecin répondait invariablement qu'il allait mieux ; et cela, d'un ton propre à confirmer ses paroles. Vers le milieu de la dixième nuit de la maladie de cet ami, on s'aperçut que Mr. J. était dans un état d'insensibilité, et qu'il avait le corps glacé, ce qui fit douter de la possibilité de sa guérison. Voici comment lui-même m'a raconté l'évènement :

"Je sentis mon être (c'est-à-dire mon esprit) si invinciblement attiré vers mon ami souffrant, qu'abandonnant mon propre corps, je m'envolai vers cet ami. Débarrassé de tous liens extérieurs, je fus transporté au milieu d'un groupe de personnes désolées, et juste à temps pour assister aux dernières luttes du moribond. Je restai peu de temps auprès du cadavre ; le premier mouvement que l'on fit pour ensevelir le corps, fut pour moi le signal du départ et de mon retour chez moi, et bientôt j'éprouvai la sensation de frictions vigoureuses que je subissais. J'appris alors que j'étais tombé en syncope."

Le lendemain, Mr. J. avait demandé, d'une voix faible, des nouvelles de son ami ; on lui avait répondu qu'il était

mieux, décidément mieux. — "Il est mort, avait-il repris, je l'ai vu mourir hier au soir, à onze heures dix minutes." — Le médecin avait dit alors, tout bas, à Mme J. : Il est vrai qu'il a rendu le dernier soupir à cette heure-là, mais il ne faut pas l'avouer à votre mari.

Pendant les trois jours suivants, l'état de Mr. J. avait empiré rapidement, et le médecin avait fini par déclarer que dans une heure ou deux heures au plus, le malade aurait terminé sa carrière terrestre. Cependant, voici ce qui arriva ; c'est Mr. J. qui continue :

"Aucun incident de cette courte période ne s'est effacé de ma mémoire, et l'impression en est restée aussi vive qu'au premier moment. Je me tenais au pied du lit, voyant distinctement mon corps inanimé, et je sentis, plutôt que je n'entendis, ces paroles : Il est mort ! Je contemplais ma pauvre femme éperdue, toute en pleurs, frémissante d'horreur lorsque, se penchant sur ma dépouille, elle demandait en vain à recueillir une dernière parole. Mes petits enfants étaient là aussi, s'attachant aux vêtements de leur mère et pleurant comme elle, mais sans pouvoir rien apprécier. Je vis le médecin, mon beau-frère, verser quelques larmes que sa fermeté ne pouvait retenir. Je reconnus quelques voisins ; de temps en temps la porte s'ouvrait et se fermait sans bruit pour laisser passer quelqu'un.

" J'étais contrarié de ce que la matière inerte de mon corps était seule l'objet de témoignages d'affection et de soins, tandis qu'on ne faisait aucune attention à mon individualité réelle, dont la présence n'était point remarquée.

" On décida que l'on enverrait de suite prévenir ma mère et d'autres parents éloignés de cinq milles. A l'instant, je fus pris d'un vif désir d'aller moi-même leur annoncer ma mort, dont je n'avais aucun doute, et je fus immédiatement transporté à notre vieille résidence de famille, dans la grande salle qui m'était si familière, en face de la grande et profonde cheminée, sur les tapis, devant la table ronde, les chaises en rotin, tous témoins des jeux de mon enfance. La nuit était avancée, mais ma vieille mère et mes deux sœurs étaient encore occupées à leurs travaux d'aiguille et de tricot, s'entretenant de moi et supputant les chances peu probables de mon rétablissement. Les larmes sillonnaient les joues de la vénérable femme, en même temps qu'elle disait : Je ne pourrai dormir sans avoir des nouvelles de mon fils. Dieu veuille qu'il ne meure pas ! Cependant il me semble que nous apprendrons sa mort avant demain matin.

« J'essayai, mais en vain, de rendre ma présence sensible, de leur faire connaître le but de ma visite auprès d'elles ; mais partout je trouvai des obstacles : elles quittèrent leur ouvrage et se retirèrent sans s'être aperçues de mon entrée dans leur demeure. L'insuccès de mes tentatives me causa un chagrin accablant et indéfinissable.

"A dater de ce moment jusqu'à la réunion de mon esprit avec mon corps, quelques heures après que l'on m'eût déclaré mort, ma mémoire n'a rien retenu ; et depuis cet affranchissement de mon esprit, qui dura si peu, jamais je n'ai pu échapper, même pour un instant, à l'esclavage grossier de la matière. Ce qu'il y a d'extraordinaire en tout cela, je l'attribue à quelque effet inexpliqué de la maladie sur un tempérament et des organes impressionnables au plus haut degré."

COMMUNICATIONS D'OUTRE-TOMBE.

Remarque. — Nous avons souvent insisté sur ce fait : que la préoccupation d'un médium n'est pas toujours un obstacle à la transmission, par son intermédiaire, de *communications* sur d'autres sujets que celui qui *préoccupe ce médium.* Nous l'avons montré encore dans notre dernier *numéro* (*page 150* et suiv.) à propos d'un triste accident qui, depuis lors, s'est terminé par la mort de la victime. Voici un autre exemple. Le soir de l'enterrement, lorsque notre cercle se formait, le médium nous dit que peut-être nous allions recevoir un message du défunt, et il y comptait bien un peu ; mais sa main, presqu'aussitôt, se mit à écrire (sans interruption, et cela dura quarante-six minutes) le premier article que nous allons copier ci-après.

On demanda si quelque Invisible pouvait nous parler de l'ami en question. Le père Ambroise répondit : "Oui. Je l'ai vu. Il se propose de venir vous visiter. Il a ses deux jambes, et marche aussi bien que moi."

Quinze jours après, lorsque aucun de nous ne pensait au défunt, celui-ci nous a écrit (ou fait écrire, car il ne savait pas le français) l'article que nous allons copier en second lieu, et au bas duquel il n'a mis que ses initiales, ne désirant pas que nous le fassions connaître par son nom.

Voici les deux articles : —

Vendez ce que vous avez et le donnez en aumônes ; faites-vous des bourses qui ne s'usent point par le temps ; amassez dans le ciel un trésor qui ne manque jamais, d'où les voleurs n'approchent point et que les vers ne puissent corrompre. Car où est votre trésor, là aussi est votre cœur. (Luc, XII, 33-34.)

Croyez-vous, mes frères, qu'il y ait dans le monde un homme qui suive à la lettre ce précepte de J. C.? Croyez-vous que dans ce siècle d'égoïsme et d'incrédulité on puisse en trouver un seul qui veuille se dépouiller de tout ce qu'il possède pour le distribuer en bonnes œuvres, et se placer par là même au rang des nécessiteux ? Non, en vérité, car il n'est point dans la nature humaine de pouvoir atteindre à un tel degré de perfection ; et si, dans les siècles passés, on cite quelques exemples d'un semblable désintéressement, ces exemples sont si rares et si extraordinaires, qu'on serait tenté de les révoquer en doute, si l'on n'avait des preuves authentiques que de pareils faits ont réellement existé. Mais n'oublions pas qu'à cette époque l'Eglise était toute-puissante, qu'elle semait la terreur dans l'âme de ses adeptes, par l'effroyable tableau des peines éternelles, et que ceux qui ont fait alors abandon de leur fortune, plutôt en sa faveur qu'au profit des pauvres, étaient de grands pécheurs, de grands criminels, qui n'ont cru pouvoir racheter leurs fautes et éviter les flammes de l'enfer qu'en faisant le sacrifice de leurs richesses, et en passant le reste de leur vie dans la pénitence et la mortification. Celui qui aujourd'hui se ruinerait ainsi, serait regardé comme un fanatique, comme un fou, dont on n'aurait aucune compassion, et qui n'inspirerait pas la moindre sympathie. Aussi le Christ, en donnant à ses disciples le précepte que nous venons de citer, voulait-il seulement faire entendre que l'homme doit se mettre en garde contre l'avarice, et distribuer aux malheureux une partie de son revenu; il voulait qu'on secourût son frère, et non qu'on se dépouillât entièrement pour lui ; il savait fort bien que dans toute société il doit y avoir nécessairement des riches et des pauvres; il voulait que les uns aidassent les autres, les missent à l'abri de la misère en pourvoyant à leur subsistance, et non qu'ils se privassent de tous leurs biens en leur faveur, car en agissant ainsi, c'eût été tomber dans un autre excès, c'eût été appauvrir les uns pour enrichir les autres, enfin c'eût été encourager la fainéantise, et l'on sait que Jésus a toujours recommandé le travail comme un devoir indispensable, comme le premier de tous les devoirs.

Mais hélas ! c'est en vain qu'il a prêché l'amour du prochain, la charité, l'abnégation de soi-même; les hommes n'ont pas changé, et la fureur d'accumuler est toujours leur passion favorite ! Ils savent que l'Or, ce roi du monde, est la première de toutes les puissances, et ils ont soif de cet or, *auri sacra fames !* Ils sont convaincus que sans lui ils seraient confondus dans la foule, que c'est lui seul qui procure la considération, les honneurs, le bien-être, les jouissances de la vie matérielle ; ils n'ont en général aucun souci de la vie future, et ceux qui ne sont pas riches emploient tous leurs talents, toutes leurs facultés à acquérir de la fortune afin de pouvoir trôner à leur tour et figurer parmi les princes de la société. Quant à ceux qui déjà se trouvent placés dans une haute position financière, soit qu'ils la tiennent de leurs ancêtres, soit qu'ils l'aient acquise par leur industrie, ils se gardent bien de secourir le pauvre, et de "s'amasser ainsi un trésor dans le ciel ;" il faudrait pour cela retrancher une partie de leur luxe, il faudrait s'imposer des privations, et c'est un dévouement auquel ils ne peuvent se résoudre. Cependant, mes frères, comme nous devons rendre justice à tous, disons qu'il y a quelques honorables exceptions, et hâtons-nous de reconnaître que parmi les riches il se trouve des hommes véritablement bons, sensibles, généreux et charitables. Ceux-là sont de vrais chrétiens, ceux-là suivent la religion de Jésus, laquelle consiste non à réciter de vaines prières apprises par cœur, à psalmodier des cantiques, à se conformer exactement aux commandements de l'Eglise, mais à pratiquer les bonnes œuvres et à aimer son prochain comme soi-même.

Nous savons que ceux qui se disent ministres du Tout-Puissant vous recommandent tous les jours la charité et l'humilité, tonnent contre le luxe et l'égoïsme et vous prônent la morale de l'Evangile ; mais pour se faire écouter, pour donner plus de poids à leurs exhortations, pour qu'on en puisse recueillir le fruit, ils négligent la principale condition, la condition *sine quâ non* : en un mot, ils ne prêchent pas d'exemple, et font précisément tout le contraire de ce qu'ils enseignent aux autres. En effet, l'ambition et l'envie de parvenir à un plus haut grade ne sont-elles pas le rêve favori des membres du clergé ? Y en a-t-il un seul qui ne souhaite pas de s'élever au-dessus de sa condition ? Demandez à ce prêtre qui dessert ce petit village, s'il ne voudrait pas être à la tête d'une paroisse de dix mille ames ; à ce moine, s'il ne convoite pas la place de son prieur ; à ce curé d'une grande ville, s'il ne désire pas la crosse et la mitre ; à cet évêque, s'il n'am-

bitionne pas un archevêché, et ainsi de suite jusqu'au trône pontifical ? La plupart de ces *hommes de Dieu*, s'ils sont de bonne foi, vous avoueront que c'est la vérité, et qu'ils ne se sont engagés dans les ordres que pour arriver à un poste plus élevé, comme le soldat qui s'enrôle dans l'espoir de devenir un jour capitaine ou général. Voilà le résultat de la hiérarchie ecclésiastique ! Si l'Eglise s'était conformée aux préceptes des évangélistes, si elle n'avait pas oublié ces paroles de Jésus : "il n'y aura parmi vous ni premier ni dernier," l'on ne verrait pas aujourd'hui, chez des prêtres qui se disent chrétiens, des titres aussi peu humbles que Votre Révérence, Votre Grandeur, Votre Eminence et Votre Sainteté ! Ils nous répondront à cela que c'est une chose indispensable, que dans toute institution il faut nécessairement un chef, et des lieutenants pour faire exécuter ses ordres ; etc. Nous leur dirons à notre tour que les Apôtres, qui les valaient bien, n'en avaient pas, et qu'ils faisaient par leur exemple plus de prosélytes qu'eux n'en font aujourd'hui avec tous leurs sermons, leurs cérémonies, leurs mystères et tout ce fatras d'inventions ridicules qu'ils ont ajoutées à l'église primitive, et qui n'ont servi qu'à la défigurer.

On vous parle de charité et d'humilité ! Mais ceux qui vous tiennent ces discours sont-ils eux-mêmes humbles et charitables ? Est-ce de l'humilité que d'avoir des temples magnifiques dans la construction desquels on a absorbé des millions ; des ornements tout chamarrés d'or et d'argent, des autels parés des plus riches étoffes, des vases sacrés faits des métaux les plus précieux, et dont la façon coûte autant que la matière ; un *Vicaire de Jésus-Christ* assis sur un trône, et jouant au souverain avec des soldats, des sbires, des cachots et une cour de cardinaux ? Est-ce de l'humilité que d'avoir englouti des sommes énormes pour arriver à cet état de choses, et d'en dépenser tous les jours pour les maintenir dans le *statu quo ?* Est-ce de la charité que de supporter des milliers de prêtres inutiles, qu'ils soient entretenus aux frais de l'Etat, c'est-à-dire aux dépens des contribuables, ou qu'ils prélèvent la dîme et soient dotés de riches bénéfices ? Est-ce de la charité que de donner sept ou huit mille dollars par an à un ministre protestant pour débiter un ou deux sermons par semaine à ses auditeurs ? Sont-ils charitables ces enfants de Loyola, qui font tout pour eux, et rien pour les autres ; qui ne reculent devant aucun sacrifice pécuniaire, quand il s'agit de maintenir leur pouvoir, et trouvent dans ces sacrifices mêmes le moyen d'augmenter leurs richesses ; ces hommes qui

cachent leurs trésors sous une humble apparence, semblables aux Juifs du moyen-âge, qui affichaient la plus grande pauvreté afin de mieux travailler dans l'ombre à faire valoir leurs millions, et s'inquiétaient fort peu d'être l'objet de l'exécration publique, pourvu qu'ils fussent les premiers négociants du monde ! Tous ces abus que nous signalons ici sont-ils donc de la charité et de l'humilité ? Non, mes frères, non ! Si au lieu de prodiguer tant d'argent à entretenir ce luxe scandaleux de pompeux ornements, de brillant étalage, de prêtres titrés et de somptueuses églises, on eût employé ce même argent et on l'employait encore au soulagement du pauvre ; si les Jésuites, au lieu de faire servir leurs immenses revenus à l'agrandissement de leur puissance, en distribuaient une partie à ceux qui sont dans le besoin, on verrait aujourd'hui moins de malheureux ; la société ne présenterait pas le spectacle odieux de l'extrême pauvreté et de l'extrême richesse ; il y aurait beaucoup plus de vrais chrétiens, beaucoup moins d'hypocrites, et le spiritualisme, qui n'est autre que la religion de J. C. dans toute sa pureté, ne rencontrerait pas tant d'opposition.

C'est pourquoi, mes frères, vous devez redoubler vos efforts pour continuer l'œuvre de régénération si heureusement commencée ; ne perdez pas de vue un seul instant l'importante mission que vous avez à remplir, et soyez bien convaincus que si vous n'avez pas la satisfaction de voir avant votre mort le triomphe de notre cause, du haut des sphères où nous devons tous nous retrouver un jour, nous jouirons ensemble du plaisir d'avoir contribué les uns et les autres à assurer le bonheur de l'humanité.

CLÉMENT XIV.

Quelques jours seulement se sont écoulés depuis que j'ai fait mon entrée dans le monde invisible, et déjà j'ai pu apprécier la différence énorme qu'il y a entre ce monde et celui que je viens de quitter. Vous devez bien penser que je n'ai nullement été surpris à la vue de toutes les merveilles qui se sont offertes à mes yeux ; je m'y attendais, car je n'ai jamais douté un seul instant de la vérité du spiritualisme, et j'ai reconnu avec plaisir que les révélations que j'avais sur terre, soit directement, soit par l'entremise d'autres médiums, ont presque toujours été de la plus grande exactitude. Je ne chercherai point à vous faire une description des lieux enchantés que j'habite, je m'en sens incapable ; d'ailleurs assez d'autres l'ayant fait avant moi, je ne pourrais que répéter ce qu'ils ont déjà dit, et probablement je courrais le risque de ne pas

m'en acquitter aussi bien qu'eux. C'est pourquoi je me bornerai à vous parler de moi et des sensations que j'ai éprouvées aussitôt que mon esprit a été dégagé de son enveloppe charnelle.

D'abord j'ai vu avec joie qu'il ne me manquait plus aucun membre et que tous étaient aussi sains que s'il ne me fût arrivé aucun accident ; puis, je ne souffrais plus les douleurs atroces qui ont terminé mon existence terrestre ; enfin je me suis trouvé un homme nouveau, un homme heureux, un homme qui n'avait plus devant lui la triste perspective de passer une vie misérable, une vie semblable à celle qui est réservée à tout individu incapable de travailler, et obligé de compter sur les autres pour subvenir à ses besoins. J'ai remercié Dieu bien sincèrement de m'avoir appelé à lui de bonne heure, et d'avoir ainsi coupé court au développement d'une passion qui, plus tard, m'aurait sans doute attiré de grands malheurs, et n'aurait pas manqué de me faire perdre non-seulement ma qualité de médium, mais peut-être même celle de spiritualiste : passion funeste, malheureusement trop commune aujourd'hui ; passion qui ravale l'homme au-dessous de la brute, et le prive petit à petit de toutes ses qualités physiques et intellectuelles, jusqu'à ce qu'enfin elle l'entraîne au tombeau, après de longues souffrances et après lui avoir fait perdre l'estime de ses concitoyens.

J'ai retrouvé ici quelques amis spiritualistes que vous avez connus aussi bien que moi, et qui assistaient à nos séances ; ils se sont empressés de diriger mes premiers pas dans le monde des esprits, et m'ont mis en rapport avec ceux qui fréquentent votre cercle. Parmi ceux-ci se trouve un ex-bénédictin qui s'est chargé de mon éducation : il me témoigne la plus vive amitié, et je pense que, guidé par ses bons conseils et ses sages instructions, je ferai de rapides progrès. C'est un savant aussi modeste qu'instruit, connaissant tout, ne faisant parade de rien, et cherchant autant que possible à instruire les autres afin que ceux-ci puissent à leur tour éclairer les hommes dans leurs communications. Il s'occupe en ce moment à mettre en ordre les matériaux qu'il a réunis pour en composer une histoire universelle dont il se propose de vous donner de temps à autre quelques fragments. Cette histoire, qui remonte aux siècles les plus reculés, outre qu'elle offrira un immense intérêt, s'appuiera sur des preuves authentiques ; car l'auteur étant en relation avec les esprits les plus élevés, peut naturellement puiser à de bonnes sources, et n'est pas exposé comme la plupart de vos écrivains, à

tomber souvent dans de graves erreurs. Cependant il ne vous fera part de son ouvrage que lorsque le spiritualisme sera mieux connu, et que les hommes seront mieux préparés à en accepter les vérités.

Je n'ai plus rien à vous dire pour le moment, mais j'espère venir souvent vous voir pour causer avec vous. En attendant, je n'ai pas besoin de vous engager à persister dans votre croyance ; je vous connaissais déjà avant d'être ici, et aujourd'hui que je peux lire dans le fond de votre âme, je suis convaincu plus que jamais que rien ne peut ébranler votre foi, et que vous resterez éternellement spiritualistes.

T. N.

La communication ci-après nous est venue spontanément aussi, et par un autre médium ; elle commence par rappeler un article que nous avons publié en mars dernier (pages 79-81) et semble en être la suite : —

Nous avons dit dernièrement qu'une des conditions du bonheur ici-bas est de pouvoir supporter les personnes avec lesquelles on a à vivre, et de se faire autant que possible un rempart d'indulgence contre les défauts dont elles pourraient nous faire souffrir. Mais, outre les personnes, il faut pouvoir supporter les choses, les évènements contre lesquels on ne peut rien, sur lesquels on n'a aucune espèce de contrôle. Considérons ensemble ce qu'un vrai spiritualiste peut leur opposer; voyons d'abord les accidents qui contrarient l'ambition, l'amour-propre et les autres sentiments de même nature.

Vous désirez une position à laquelle vous ne pouvez atteindre. — J'admets que vous soyez complètement pur de tout égoïsme, de toute vanité; je suppose que vous ne désirez cette position que pour votre famille, pour augmenter le bien-être de votre femme, pour faciliter l'établissement de vos filles et l'éducation de vos fils. — Il arrive que malgré le déploiement de toute votre intelligence, malgré les qualités qui sont votre partage, malgré votre probité et votre mérite, vous êtes éconduit ; la préférence est donnée à un autre ; peut-être à un homme médiocre dont le seul talent est l'intrigue, à un être nul, parfaitement incapable de remplir les obligations de l'emploi, ou toutefois bien moins capable que vous. Faudra-t-il vous tourmenter et ajouter à l'injustice des hommes l'amertume de votre propre cœur ? Ah ! gardez-vous-en bien. Au lieu de vous appesantir sur le désagrément de votre insuccès, au lieu de vous exhaler en plaintes contre le sort cruel et les hommes ses complices, considérez l'évène-

ment sous son aspect le moins pénible. Qui peut savoir ce que l'avenir tient en réserve ? Peut-être cette position tant rêvée et qui vous échappe, est-elle moins agréable, moins lucrative, moins honorable qu'une autre qui vous est destinée et que vous n'eussiez pu accepter si vous eussiez eu d'autres engagements. Vous avez bien vécu jusqu'à présent sans cette place ; ne pouvez-vous continuer comme auparavant ?—

Mais ma famille est dans la gène, l'éducation de mes enfants en souffre. — J'admets cela, et c'est pénible, mais cela peut changer encore : espérez, espérez sans cesse, ne vous découragez pas ; et, en supposant même qu'il n'y ait pas de chance possible à une amélioration, regardez au-dessous de vous, autour de vous, au-dessus de vous, dans l'échelle sociale : vous en verrez de plus malheureux, de plus désappointés que vous. Parmi ceux mêmes que vous enviez, combien qui changeraient volontiers leur sort contre le vôtre, que cependant vous trouvez si amer ! Cette famille qui est dans la gène, elle est unie du moins ; elle vous aime, elle supporte avec vous la mauvaise fortune. Ces enfants que vous regrettez de ne pouvoir faire élever brillamment, du moins à vos instants de loisir vous leur donnez les vrais et éternels principes qui, mieux qu'une éducation collégiale, les soutiendront dans les épreuves de la vie ; et tel homme que vous considérez comme très-heureux (car il réussit dans ses entreprises) cet homme a une famille en discorde : lorsqu'il rentre chez lui, ses enfants ne se réjouissent pas de le revoir, sa femme s'en effraie ; il peut donner à ses fils l'éducation qui manque aux vôtres, mais il néglige de cultiver leur cœur et leur raison. Vous êtes heureux père, heureux mari, et il n'est ni l'un ni l'autre. Voudriez-vous de son bonheur ?

Je cite au hasard une des mille circonstances qui peuvent se présenter ; je cite une des mille considérations qui peuvent aider un homme à se consoler et lui faire prendre son mal en patience. A-t-il perdu des biens, des richesses dont il avait longtemps joui ? Oh ! qu'au lieu de se plaindre amèrement et d'accuser la fortune et la Providence, il se dise, au contraire, qu'il n'avait à jouir de ces richesses pas plus de droits que tant d'autres qui n'en ont jamais possédé et qui cependant n'ont pas un murmure contre leur destin ; qu'il considère que ces biens n'étaient qu'un prêt placé entre ses mains et qu'il les laisse, sans récrimination, passer aux mains d'un autre dont le tour est venu de les posséder. Si cette perte lui arrive pendant la jeunesse, il a toute la vie encore pour acquérir ; si c'est dans ses dernières années, ah ! cela vaut-il la peine de

se désoler ? Qu'importe au voyageur qui a doucement et agréablement cheminé jusqu'à quelques pas de sa maison, que la bise se déchaîne alors et le perce de ses aiguillons ? il sait qu'il arrive, il n'en trouvera que plus doux le repos et la tiède chaleur de son foyer. Ainsi du vieillard que la mauvaise fortune assaille à quelques pas de la tombe : il sait qu'il arrive ; encore un peu de patience, et il ne souffrira plus.

Mais est-ce une perte plus sensible que vous avez faite ? Est-ce la santé qui vous fait défaut ? Alors, mon frère, sanctifiez votre ame et tournez les yeux vers les sphères immortelles où la douleur a perdu ses glaives. Plus votre épreuve est pénible, et plus la récompense qui suivra sera glorieuse et douce. Cette douleur qui vous mine, elle abrège votre séjour sur la terre, où le bonheur est si incomplet. Le malade, sur son lit de souffrance, expie déjà les erreurs que d'autres ont à expier au-delà du tombeau ; il s'épure par la résignation et la patience; il sert d'exemple à ses proches et à tous ses semblables; et la Nature, toujours indulgente et bonne, permet qu'il jouisse, comme d'un bonheur extrême, des moindres moments de répit accordés à ses souffrances. Malade spiritualiste, ne vous laissez pas abattre par la douleur; mettez à profit l'occasion de perfectionnement moral qui vous est imposée; laissez de côté les quelques années d'existence terrestre qu'il vous reste à subir, et faites-vous, par la douceur et l'abnégation, un trésor de mérite pour l'autre vie, dont vos souffrances corporelles vous facilitent l'entrée.

Est-ce sur des peines du cœur que vous avez à gémir? avez-vous perdu quelque ami bien cher ? avez-vous vu s'éteindre (pour vos yeux terrestres) une existence intimement liée à la vôtre? Ah ! si nous n'avions pas les saintes réalités du spiritualisme à vous offrir, nous n'oserions aborder cette question. Si, comme le catholicisme, nous n'avions à vous donner qu'une douteuse espérance, presque annulée par ces paroles : "*Il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus*," alors nous nous tairions sur ce chapitre émouvant ; car lorsque nous viendrions vous dire, comme le prêtre : "vous le retrouverez au ciel," vous pourriez nous répondre, comme le catholique convaincu: "Mais mon père *ne pratiquait pas!* mais mon mari ne s'est pas confessé ! mais mon enfant est mort avant le baptême ! Ils sont damnés, je ne les verrai plus. Cette mère que j'aimais tant, elle est *morte subitement*, il y avait trois mois qu'elle ne s'était confessée ; je tremble pour elle. Est-elle avec les élus ou avec les réprouvés, cette bonne mère ?" — Doute affreux ; terribles angoisses !

Mais non, nous avons un espoir qui est une certitude; nous parlons d'une réunion si sûre, qu'elle n'est pour tous qu'une question de temps. Vous avez perdu votre père: ah! c'est la loi de la nature; son père, à lui, était parti devant, il est allé le rejoindre, comme vous irez un jour. — Mais c'est la compagne de mon existence; c'est celle que j'avais choisie pour partager mes peines et mes joies; nous comptions arriver ensemble, la main dans la main, le cœur contre le cœur, au seuil de la tombe, et elle me laisse seul, isolé, désespéré! — Désespéré? oh! ne prononcez pas ce mot impie et égoïste! Elle vous laisse, cette compagne de votre existence, cette mère de vos enfants, pour un beau voyage, pour une terre enchantée où elle va vous préparer une place. Domptez votre égoïsme, et vous ne la pleurerez alors que comme, aux heures de mélancolie, on pleure un ami absent, du retour duquel on est certain. Elle vous a laissé pour vous retrouver, et, de plus que l'ami éloigné dont je parlais tout à l'heure, elle vous voit, vous suit, vous veille, en tout temps. Cette brise qui joue dans vos cheveux, c'est son souffle peut-être; ce parfum si doux apporté par l'air, est émané de ses vêtements divins; cette caresse qui glisse sur votre front, c'est sa main si chère, invisible maintenant, mais douce et affectueuse comme autrefois. Ces enfants qui ont quitté votre toit pour le séjour des anges, écoutez leur voix dans les murmures de l'air; eux aussi sont heureux, vous attendent et vous aiment; et vous vous retrouverez un jour... bientôt. Alors, dans la sphère harmonieuse, vous jouirez ensemble d'une existence sans ombre, sans tristesse, où il n'y a plus ni d'ambition déçue, ni de pauvreté à craindre, ni de maladies à subir, ni de cœurs brisés, ni de séparations douloureuses, mais une joie indicible et un bonheur éternel.

AFFRE.

PISCINES MODERNES.

On sait les *miracles* de guérison que le vénérable Laforgue obtenait, il y a peu d'années encore, à Pau. Les malades allaient le trouver de bien loin, et les magistrats fermèrent long-temps les yeux sur cette manière *illégale* de pratiquer la médecine. Mais Laforgue n'avait pas de diplome, et sa méthode n'était pas plus scientifique que celle des apôtres ; il était donc sous le coup des lois répressives dont nous avons déjà parlé, et la police lui fit fermer sa cellule. Il mourut bientôt après, avec le chagrin de n'avoir pu, jusqu'à son dernier jour, faire du bien à son prochain ; car c'était un "vrai chrétien," ayant, comme Jésus, plus de religion que ses persécuteurs, quoiqu'il n'allât pas à la messe.

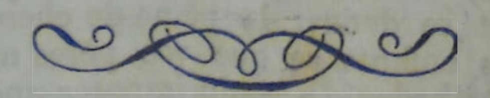
Nous avons ici la piscine de la rue Toulouse, où l'humble forgeron dont nous avons déjà parlé obtient aussi des *miracles* du même genre. Sa méthode n'est pas plus scientifique que celle de Laforgue ; mais, ici, le public est juge en ces matières, et l'affluence des malades est toujours très-grande chez l'homme dont nous parlons. On y voit beaucoup d'incurables et, parmi eux, de très-bons catholiques, ce qui nous fait penser que leurs confesseurs sont devenus tolérants, ou que les maladies ont aussi leur logique et font taire les scrupules. Que l'on cherche davantage encore les "dons spirituels"; que l'on désire de prophétiser, comme dit St. Paul ; mais que l'on tâche aussi de guérir le corps : c'est quelquefois un bon moyen d'atteindre aux infirmités morales.

Quelques malades guérissent instantanément, même à distance ; d'autres, après plus ou moins de séances ; et enfin il y en a qui ne guérissent point. La foi n'est pas une condition absolue de succès ; mais elle semble pourtant favorable, aujourd'hui comme autrefois. Malheureusement elle ne se commande pas. Dans l'état d'incrédulité et de matérialisme où le monde est tombé, la foi ne peut résulter que de l'expérience personnelle. Commencez donc par vous éclairer : voyez, touchez, entendez ; et cela n'est pas très-difficile, quand on veut se donner la peine de chercher ; puis, vous ferez pour vos enfants ce que vos pères n'ont pas su faire pour vous. L'orthodoxie a voulu imposer une foi aveugle, et elle n'a fait que des superstitieux, des matérialistes et des indifférents. L'expérience individuelle peut seule aujourd'hui éclairer la raison et faire naître la véritable foi.

Il ne va pas seulement des malades chez le médium guérisseur dont nous parlons ; des curieux envahissent quelquefois sa petite chambre, et les véritables affligés sont laissés dehors : c'est du moins ce que le médium croit ressentir dans certains cas, et alors il est entrancé dans la cour, au milieu de la foule, à l'ardeur du soleil ; et malheureusement cette cour, cette demeure rappelle trop le modeste réduit devenu célèbre par la naissance du grand Nazaréen....

O vous donc qui avez de la fortune et le cœur bien placé, mais qui nourrissez peut-être encore de fausses croyances,— vous qui donnez pour faire bâtir de nouvelles églises, lorsqu'il serait infiniment plus sage de fermer ces temples de la superstition et d'un honteux trafic ; vous qui payez jusqu'à *quarante-cinq piastres* une "messe des morts" qui ne vaut rien pour les morts ; vous qui procuriez l'autre jour des charges énormes de fleurs pour le "couronnement de la Vierge" ; vous à qui le sacristain ne présente jamais son plateau sans que vous y déposiez votre offrande, et qui avez peut-être souscrit pour l'achat d'un certain jounal "diocésain" qui n'enseigne toujours que les mêmes absurdités ; vous tous enfin qui fournissez à l'entretien des prêtres ou qui gaspillez de tant d'autres manières ce qui pourrait servir à faire beaucoup de bien, — secondez l'homme désintéressé quoique pauvre qui fait tous les jours à d'innombrables malades l'aumône de la santé : chargez l'un d'entre vous de lui faire construire une cellule plus vaste et moins incommode, ou au moins un hangar où l'on serait à l'abri du soleil et de la pluie ! Si l'orthodoxie qui voit le diable partout, et la science officielle qui ne sait rien voir en dehors de la matière, ont été assez puissantes là-bas pour faire fermer la piscine de Pau, montrez que vous savez apprécier les bienfaits divins que le Christ nous a fait connaître et dont il a recommandé la pratique pour l'avancement et le bonheur du genre humain.

Nous voulions citer encore aujourd'hui quelques-unes des personnes qui ont été guéries *miraculeusement :* plusieurs nous ont autorisé à les nommer, mais la place nous manque.



Imprimerie de J. Lamarre.